

Et si ça ne tenait qu'à un fil...

L'oreille est un coquillage
Où on doit faire le ménage
L'oreille est comme un couloir
Qui ne doit pas être noir.

Anne Sylvestre
Pour se laver les oreilles

Ce couplet d'une chanson d'Anne Sylvestre, m'a accompagnée tout au long de cette sombre période de confinement. Sombre période puisque si elle a pu être riche de nouvelles expériences, elle a aussi été extrêmement pauvre de contacts physiques. On peut même parler de désert pour certains.

Alors, dans cette traversée du désert, comment poursuivre une activité professionnelle de psychanalyste tout en annulant les rendez-vous en présentiel à mon cabinet. Immédiatement, il m'est apparu comme une évidence que je pouvais la poursuivre au téléphone. Mon engagement professionnel auprès des patients et analysants, ne pouvait s'interrompre ou se suspendre au prétexte que le cadre ne serait plus le même.

Mais qu'en est-il du cadre du travail analytique ? Ce n'est pas uniquement la salle d'attente, le bureau ou le divan qui font cadre. Il font plutôt décor de ce qui se joue pour chacun.

Le cadre c'est d'abord le transfert. J'ai pu d'ailleurs le vérifier à l'occasion du refus de certains de continuer nos échanges. Fin d'un travail signifié par SMS, démontrant que dans ce cas, le transfert n'était qu'illusion. Peut-être manquait-il à quelques uns la dimension corporelle ?

Elle est pourtant bien présente dans les échanges au téléphone, contrairement à ce que j'ai pu lire. La présence de l'analyste et de l'analysant y est ne serait-ce que par l'oreille et la voix qui prennent dès lors une place considérable.

Alors pourquoi ce choix du téléphone plutôt qu'une autre modalité par exemple visuelle ?

Freud a pu nous enseigner que pour un travail analytique, le regard n'était pas indispensable et même au contraire. D'où d'ailleurs ce positionnement de l'analyste derrière le divan. Alors pourquoi faudrait-il passer par une modalité visuelle pour poursuivre le travail ?

Certes, toutes les personnes reçues ne sont pas en analyse mais même dans une aide thérapeutique apportée par un analyste, le regard n'a que peu d'importance contrairement au langage et à la prise de parole. N'oublions pas que Jean Bergès nous a appris que « *chez l'enfant le symbolique est premier* ». Alors, pourquoi ne le resterait-il pas ?

Pour ma part, le choix de procéder à des entretiens par téléphone s'est fait aussi car, comme certains ont pu en faire leur publicité : « *le téléphone je connais* ». En effet, j'ai pratiqué de l'écoute au téléphone (et pas de l'écoute téléphonique qui me rappellerai trop une politique extrémiste) pendant plus de 10 ans. Oui, l'aide psychologique par téléphone je connaissais mais en quoi pouvait-elle se différencier de l'écoute apportée par un psychanalyste ?

Comment faire valoir « une autre écoute » ?

Outre le transfert qui fonde le cadre, l'écoute est première en psychanalyse. L'écoute des mots, mais aussi des silences dont on apprend à repérer la teneur : silence faute de mots, silence réflexif, silence de ponctuation dans toutes ses variantes... Mais aussi et surtout l'écoute des signifiants qui constituent et organisent le sujet.

Au téléphone, tout un chacun est habitué à une temporalité d'immédiateté où se déverse ce que Lacan appelle le discourcourant. On parle de choses et d'autres, de la pluie et du beau temps. Pendant ce confinement on raconte ses journées, semblables les unes aux autres, ce qu'on a entendu à la radio, vu à la télé ou découvert sur internet. Ce discours s'adresse à un proche avec lequel peut continuer à fonctionner quelque chose du miroir favorisant un phénomène identificatoire, sans qu'aucune parole d'assentiment ne soit attendue en retour.

Lors des entretiens téléphoniques il en va tout autrement. Le rendez-vous est organisé, prévu dans une temporalité établie et j'ai pu repérer la ponctualité dont a pu faire preuve l'ensemble des appelants.

Certains ont pu dire la façon dont ils s'organisaient pour se préparer à ce rendez-vous, tout comme ils pouvaient le faire précédemment sur le trajet ou dans la salle d'attente. Ils venaient dire combien pour eux ce n'était pas qu'une simple conversation téléphonique.

Pas d'immédiateté donc mais une parole qui se déroule en un flot, irrégulier selon les moments.

Comme le chante Anne Sylvestre, « *l'oreille est comme un couloir* » et dans ce couloir s'engouffrent les mots, les signifiants qu'accompagne parfois la jouissance qui vient directement envahir le cerveau. En effet, l'oreille, tout comme l'œil est en prolongement du cerveau, en prise directe et il est parfois difficile de se décaler.

« Jouis, j'ouis ». Comment se défaire de ce « pousse à la jouissance » si ce n'est en en faisant un « j'ouis-sens » et repérer que le sens qu'on peut y donner permet de faire un pas de côté et de ne pas se vautrer de concert dans ce bain de jouvence.

Peut-être est-ce du fait de cette prise directe qu'il m'a semblé entendre cette jouissance de manière plus prégnante dans ces entretiens au téléphone qu'au décours des séances habituelles. Peut-être est-ce aussi parce qu'elle se manifestait de manière plus criante dans ces situations difficiles où la pulsion de mort, déjà à l'œuvre antérieurement, se manifestait grandement dans un déséquilibre prononcé par rapport à la pulsion de vie.

Du fait du confinement, de l'isolement et de l'ambiance générale mortifère, entretenue par les médias, la pulsion de mort était omniprésente, la mort semblant pour quelques uns, la seule issue possible au mal-être exprimé.

Dans ces moments là, la vie ne tient qu'à un fil. Ce fil du téléphone a pu être ressenti comme une bouée de sauvetage au moins pour un temps.

Alors comment reprendre les choses aujourd'hui ? Comment continuer à entendre quelque chose au plus profond de notre être sans se laisser envahir par la jouissance ? Comment ne pas se sentir pris dans le miroir du déconfinement avec le risque que tout redevienne comme avant ?

Sans doute que de revenir aux fondamentaux de la psychanalyse peut nous y aider.

Monique Quéré

Bohars le 31 mai 2020